

Rappelé à lui-même par les reproches de Juliette, Valentin courut à l'endroit où tous ses amis formaient un petit groupe autour de Geneviève.

En apercevant son maître, qu'il croyait noyé et qu'il cherchait de tous côtés, Joseph Furetal poussa un cri de joie et s'élança vers M. Mazeran qui lui tendit affectueusement la main.

Le naufrage du canot et le bain forcé qu'avait pris la pauvre Geneviève avaient déterminé chez elle une crise qui devait être la dernière.

III.

Sauvée par Richard Overnon et par deux Makololos qui étaient venus seconder le jeune Anglais, Clémence, trop faible encore pour marcher, était étendue sur un lit de roseaux à côté de sa belle-sœur.

Elle tenait entre ses deux mains une des mains de la mourante, dont le regard déjà éteint semblait chercher quelqu'un. En voyant Juliette s'agenouiller auprès d'elle et la serrer contre son cœur, Geneviève fit un mouvement de satisfaction. Les approches de la mort avaient déjà modifié son caractère égoïste et jaloux. Au moment de quitter la vie, il semblait que la lumière se fit dans son âme, et qu'elle comprit pour la première fois toute la bonté, tout le courageux dévouement de sa cousine. Tandis qu'elle faisait de vains efforts pour lui parler, un homme qui portait le costume des missionnaires catholiques, et que suivaient plusieurs sauvages, arriva auprès des voyageurs.

Il les salua en Anglais et les questionna avec bonté. Il paraissait avoir quelques connaissances en médecine. Il s'empressa d'examiner l'état de Geneviève. Quoiqu'il fit pour cacher ses impressions, il fut trahi par l'expression de sa physionomie.

— Je suis perdue, n'est-ce pas ? murmura la malade d'une voix qu'on entendait à peine.

Il garda le silence.

— Dites-moi la vérité, reprit-elle. Je souffre tant, que la mort serait un bienfait pour moi.

— Je crois qu'il est tant de faire votre paix avec Dieu, madame, répondit le nouveau venu.

— Vous êtes un missionnaire, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, un Portugais. Voilà trois ans que j'ai quitté Quilimané pour vivre au milieu des sauvages.

Geneviève fit signe à tout le monde de s'éloigner et resta seul avec le missionnaire. Lorsqu'elle eut rempli ses devoirs de chrétienne, et reçu les consolations que la religion catholique apporte au chevet des mourants, madame Martugnet appela tout le monde auprès d'elle. De sa voix creuse et affaiblie, elle adressa quelques mots à chacun.

— Juliette, dit-elle à sa cousine qui sanglotait, j'ai été souvent injuste envers toi. Je me reproche maintenant d'avoir si mal reconnu ta complaisance, ta douceur et ton dévouement pour nous tous. Dis moi que tu me pardonnes.

Madame Bartelle était trop émue pour répondre, mais elle serra la malade dans ses bras, et ce fut sur les lèvres de Geneviève que les siennes murmurèrent le pardon sollicité. La veuve réunît entre les siennes les mains de Clémence et de Juliette, et les serra ainsi sur son cœur, tandis que ses regards restaient fixés sur le petit crucifix que le *padre* Antonio tenait devant elle. Quelques minutes après, elle rendait le dernier soupir.

En dépit de leur fatigue et de leur état d'épuisement, Valentin, Overnon et Savinien, aidés de Joseph Furetal et des deux autres domestiques, prirent chacun un des deux bras de la rustique

civière qu'on avait préparée pour transporter le corps jusqu'au village.

Dans ce pays de feu où le soleil dévore tout, la décomposition s'opère avec une excessive rapidité ; il fallut enterrer Geneviève le jour même. On recouvrit sa tombe d'un amas de pierres, entre lesquelles on planta une petite croix de bois, que les sauvages promirent de respecter et d'entretenir.

Ces sauvages appartenaient à la tribu des Babimpés. Leurs vêtements, des plus primitifs, ne se composaient que d'une sorte de tablier en peau de sept ou huit pouces de longueur tout au plus. Quant aux femmes, un coquillage passé dans la lèvre supérieure qu'elle agrandit énormément les défigurait d'une manière épouvantable.

Leur chef, nommé Sekorou, avait une grande considération pour dom Antonio ; aussi les Babimpés montrèrent-ils beaucoup de bienveillance aux voyageurs. Ils leur apportèrent du sorgho, du maïs, de la farine, des patates douces et divers fruits.

Là, comme partout sur leur route, on leur parla du docteur Livingstone dont l'Europe entière connaît maintenant les voyages et les importantes découvertes. Il avait traversé le pays peu de temps auparavant, et laissé derrière lui une réputation de bienfaisance et de loyauté qui rendaient d'immenses services aux Européens qui avaient à suivre le même chemin.

Jamais Valentin et ses compagnons n'avaient compris l'heureuse influence d'un homme de bien, comme en voyant l'estime avec laquelle ces pauvres sauvages parlaient du docteur Livingstone et du *padre* Antonio.

Ce dernier s'empressa de prodiguer aux Européens tous les soins dont il pouvait disposer. Il leur raconta qu'il n'habitait chez les Babimpés que depuis deux ans, et que son intention était de s'enfoncer plus avant vers le nord. Il les prévint aussi des dangers qu'ils auraient à courir de la part des sauvages qui habitaient les bords de la Loangoua.

— J'ai voulu m'établir chez eux, dit-il, mais il m'a fallu m'éloigner de leur terre inhospitalière au bout de trois jours. Leur chef, Mbouroussémé, a pourtant à sa cour un Européen, un de vos compatriotes même, m'a-t-il semblé ; mais on ne m'a pas permis de lui parler. Ce malheureux vieillard a l'air maintenant d'un vrai sauvage, et l'affaiblissement de sa raison est probablement le seul motif qui ait empêché de le massacrer.

En questionnant le *padre* Antonio au sujet de cet Européen, que, d'après des renseignements antérieurs, il supposait avec raison n'être autre que leur cousin Gaspard Novéal, nos voyageurs racontèrent à leur tour au missionnaire quel était le but de leur expédition. Juliette lui demanda en outre si, dans le cours de ses excursions, il n'avait pas entendu parler d'un Français nommé Bartelle.

— Vous me rappelez un triste souvenir, répondit le missionnaire. J'ai rencontré en effet un Français de ce nom. Il se faisait appeler M. Prosnier, mais, quelques instants avant sa mort, il m'a remis une lettre pour sa femme en me disant...

— Avant sa mort ! s'écria Juliette. Mon mari...

— Votre mari, madame ?

— Je suis madame Bartelle... Avant sa mort ! disiez-vous... Mon mari est mort ?

— Mon Dieu ! madame, si j'avais pu prévoir que cette triste nouvelle vous concernât...

— De grâce, monsieur, parlez, parlez franchement. J'ai déjà tant souffert que j'ai du courage contre le malheur. Mon mari a succombé ?...

— Hélas ! oui, madame. Il est mort en chrétien et dans mes bras.